

92/1

ENCYCLOPÉDIE
DU
DIX-NEUVIÈME SIÈCLE,

RÉPERTOIRE UNIVERSEL
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

AVEC LA BIOGRAPHIE DES HOMMES CÉLÈBRES.

TOME VINGT-UNIÈME.

COUVENT DES FRANCISCAINS
TOULOUSE

BIBLIOTHÈQUE

PARIS,
AU BUREAU DE L'ENCYCLOPÉDIE DU XIX^e SIÈCLE,
RUE JACOB, 25.

1846.



sa base par une spathe à plusieurs bractées. Ces fleurs ont 6 étamines entourées d'un calice et d'une corolle, chacun à 3 divisions. Quant aux fleurs femelles, elles forment aussi des chatons, mais moins serrés et réunis en un spadice moins rameux. Chacune d'elles présente un calice à 3 sépales et une corolle à 6-9 pétales. Leur pistil est entouré à sa base par les rudiments de 6-9 étamines; il présente un ovaire ordinairement divisé à l'intérieur en 3 loges, 3 styles et autant de stigmates. A ce pistil succède un très gros fruit formé extérieurement d'une couche épaisse, charnue et entremêlée de fibres, sous laquelle l'endocarpe forme 3 gros noyaux percés au sommet, renfermant chacun une graine. — L'espèce la plus connue de ce genre est le Rondier à feuilles en éventail (*Borassus flabelliformis*), bel arbre des Indes orientales, dont la tige s'élève de 15 à 30 mètres, et se termine par un faisceau de grandes feuilles en éventail, dont le pétiole est armé de fortes épines. C'est d'entre ces feuilles que sortent les spadices. — On emploie le bois de cet arbre pour la construction des maisons; on écrit sur ses feuilles avec un stylet; enfin, en incisant ses spadices avant leur maturité, on en obtient un écoulement abondant d'un suc qui, après avoir fermenté, donne une de ces nombreuses liqueurs alcooliques que l'on retire des palmiers dans les contrées intertropicales, et qui dès lors sont toutes également désignées sous le nom de *vin de palmier* ou de *palme*.

RONGEURS (*mam*). Ces animaux ont deux grandes incisives à chaque mâchoire, séparées des molaires par un espace vide; ils manquent de canines; leurs jambes de derrière sont plus longues que celles de devant, et ces dernières leur servent souvent à porter leurs aliments à leur bouche. Les uns ont des clavicules bien distinctes et sont généralement omnivores; les autres n'ont qu'un rudiment de clavicules et se nourrissent ordinairement d'herbes. Les rongeurs forment le quatrième ordre des mammifères, dans la classification de Cuvier.

La nature a donné à ces animaux deux grandes incisives en avant, à chaque mâchoire; ces dents, d'une proportion hors de rapport avec les autres, ne sont pourvues d'émail qu'en avant, en sorte que leur bord postérieur s'usant davantage que l'antérieur, la pointe se trouve toujours taillée en biseau, et la partie tranchante de ce biseau saisit les corps extérieurs absolu-

ment de la même manière que peuvent faire les pinces à couper le fil de fer. Leur forme prismatique fait qu'elles croissent et s'allongent par la racine à mesure qu'elles s'usent au tranchant, et cette disposition à croître est si forte que si l'une d'elle se perd ou se casse par un accident, celle de l'autre mâchoire, qui lui était opposée, n'ayant plus rien qui la contienne en l'usant, elle se développe au point de devenir d'une grandeur monstrueuse. De la forme de ces dents il résulte que les mammifères ne peuvent guère saisir une proie vivante ni déchirer la chair des animaux. Elles ne peuvent pas même couper les aliments, mais elles servent à les limer, à les réduire, par un travail continu, en parcelles très menues, en un mot, à les *ronger*, d'où est venu aux animaux de cet ordre le nom de *rongeurs*, et aussi parcequ'ils ont la faculté d'attaquer avec succès les corps durs, tels que le bois, les écorces, etc. La mâchoire inférieure s'articule par un condyle longitudinal, de manière à n'avoir de mouvement horizontal que d'arrière en avant et d'avant en arrière, comme il convenait pour l'action de ronger; aussi les molaires ont-elles des couronnes plates, dont les éminences d'émail sont toujours transversales pour être en opposition au mouvement horizontal de la mâchoire et mieux servir à la trituration. Les espèces où les éminences d'émail sont de simples lignes et où la couronne est absolument plane, sont, dit G. Cuvier, plus exclusivement frugivores; celles qui ont les molaires, ou leurs éminences, divisées en tubercules mous- ses sont omnivores; enfin, le petit nombre d'espèces dont les molaires ont des pointes, attaquent souvent les autres animaux et se rapprochent un peu des carnassiers.

Ces conclusions de Cuvier ne sont pas aussi rigoureuses qu'elles le paraissent d'abord. Il est certain, et ce fait a été prouvé par un grand nombre d'observations, que tous les rongeurs, sans exception, ont une grande tendance à devenir des animaux carnassiers, et il n'est pas jusqu'au plus inoffensif de tous, le lapin, qui ne se nourrisse fort bien de chair, qui ne dévore de très petits mammifères quand il a le courage de s'en emparer, et qui ne mange ses propres petits, si la mère n'a soin de les lui dérober.

Une chose très remarquable chez les rongeurs, c'est leur marche, qui ne ressemble en rien à celle des autres mammifères. Leur train de derrière surpassant de beaucoup, en grandeur, ce-

lui de devant, il en résulte qu'ils ne peuvent avancer à la fois une patte de devant et une de derrière ; ils sont donc obligés de faire, pour ainsi dire, un demi-saut avec leurs pieds antérieurs pour les porter tous les deux à la fois en avant, et un demi-saut semblable avec les pieds de derrière pour les rapprocher de ceux de devant. C'est une sorte de galop lent, qui n'a rien de commun avec le pas des autres animaux. Mais, les mêmes causes qui leur donnent une marche lourde et gênée en fait des sauteurs admirables et d'excellents coureurs : seulement, lorsqu'ils fuient à toutes jambes devant leur ennemi, ils tâchent toujours de courir en montant, parce que dans la descente la longueur de leurs jambes de derrière pourrait les faire culbuter.

Les rongeurs ont les intestins fort longs, l'estomac simple ou peu divisé, le cœcum (les loirs n'en ont pas) souvent très volumineux. Le cerveau est lisse, presque sans circonvolutions, mais il donne naissance à des nerfs extrêmement développés dans leur longueur moyenne : des naturalistes en ont déduit que ces animaux ont plus d'instinct que d'intelligence ; mais l'histoire du castor, de l'ondatra, etc., prouverait que cette assertion est hasardée. Les orbites ne sont point séparées des fosses temporales qui ont peu de profondeur ; les yeux se dirigent tout-à-fait de côté ; les arcades zygomatiques, minces et courbées vers le bas, annoncent la faiblesse des mâchoires ; les avant-bras ne peuvent presque plus tourner, et le radius et le cubitus sont souvent soudés. En un mot, l'infériorité de ces animaux se montre dans la plupart des détails de leur organisation.

L'ordre des rongeurs est un des plus naturels que l'on ait établis dans les mammifères, et c'est à Linné qu'on doit sa création. Dans sa méthode, comme dans celle de Cuvier, il est le quatrième. Mais le naturaliste suédois, qui appelait cet ordre celui des *glires*, y avait renfermé les noctilions, qui depuis ont été réunis aux chauve-souris, et la marmotte du Cap, ou daman, que Cuvier en a sortie pour la placer à côté du rhinocéros.

BOITARD.

RONSARD (PIERRE DE), poète français, né le 11 septembre 1524, au château de la Poissonnière dans le Vendômois. Il était d'une ancienne famille que quelques amis maladroits ont voulu rattacher aux Baudouins de Constantinople, prétendant qu'il se trouve une seigneurie appelée le marquisat de Ronsard dans

l'endroit où le Danube *voisine de plus près le pays de Thrace*, selon les paroles de Binet, biographe de notre poète. Le même auteur tombe ailleurs dans une exagération beaucoup trop naïve quand il dit que sa naissance, arrivée quelques mois avant la funeste bataille de Pavie, dut consoler la France du malheur de son roi.

Le mauvais goût de cette époque était poussé si loin qu'on ne doit pas s'étonner de voir se jeter dans je ne sais quelle rudesse étudiée un poète qui n'avait pas une grande richesse d'idées, et qui visait surtout à faire reluire dans son style les paillettes et le clinquant de ces nouveautés bizarres qui ne plaisaient alors que par leur étrangeté. Sous Louis XIV, Ronsard aurait pu rimer sagement quelques vers à Philis ; sous Charles IX, il sembla se complaire à revêtir des expressions les plus obscures les plus vulgaires pensées. Marot quelques années auparavant avait fait faire à la langue des progrès sensibles, mais Ronsard dédaigna d'imiter ce gracieux modèle, et par son affectation à mêler à ses phrases hérissées de grec et de latin des fables payennes, presque inconnues même dans le langage poétique de son temps, il obligea ses plus fervents admirateurs, Muret, Remy Belleau, Nicolas Richelet, Claude Garnier, Pierre de Marcassus et Jean Besli, à le commenter gravement, comme ils eussent fait d'un palimpseste. Il est vrai que plusieurs de ces commentateurs enthousiastes n'étaient pas toujours plus réservés que lui, et se donnaient aussi trop souvent la licence de confondre leurs souvenirs classiques avec les usages de leur temps. C'est ainsi que Garnier disait : *Nous craignons de passer sur les ais d'une bière le fleuve stygieux*. Ronsard, au lieu de sentir le côté ridicule de cette fausse école, et d'essayer de s'y opposer, ne fit que s'y abandonner, et même aux yeux de la postérité, eut la triste gloire d'en être regardé comme le chef. Telle fut la cause du mépris dans lequel tombèrent ses œuvres au temps où écrivait Racine.

Ronsard avait fait des études médiocres au collège de Navarre d'où il ne sortit que pour entrer dans les pages du duc d'Orléans, dauphin de France, en 1536, trois jours avant la mort de ce prince. Il passa ensuite au service du second fils du roi, Charles d'Orléans, qui le céda quelque temps après à Jacques Stuart, roi d'Écosse, venu à Paris pour épouser la fille de